

TOURS VOUS ACCUEILLE (1)

(Conférence donnée en mai 1986)

D'abord, j'aimerais vivement remercier les personnes présentes d'avoir pris la peine de se déplacer, pour assister à la petite causerie de ce soir.

Vous savez qu'elle aura pour objet l'exposition, que vous voyez accrochée sur les murs, ou plus précisément, la genèse de cette exposition.

En quelque sorte, j'ai choisi de décrire davantage les racines que la plante elle-même. J'ignore les raisons de ce choix. Aussi dois-je me contenter de noter le fait.

Pour finir, j'aimerais vous dire quelques mots de mes recueils.

I Du premier dessin à la première comptine.

L'origine de ce bestiaire illustré fut un dessin d'enfant, celui de la girafe, à la tête dressée, qui se perd parmi les étoiles. J'étais alors professeur dans un collège de campagne. L'une de mes collègues, professeur de Français et de dessin, Mme Marie-Claude Hechberg, (2) avait fait réaliser, par des élèves de Sixièmes, des effigies du sympathique herbivore, tous remarquables par la longueur de leur cou et leur air songeur.

Pendant des semaines, lorsque je venais dans la salle de cours où étaient affichés les dessins, mon regard était attiré de façon irrésistible, comme aimanté par ces images. Peu à peu, je me persuadais que si ces formes et ces couleurs me fascinaient, c'était parce qu'elles parlaient à une part enfouie de ma personnalité, si profonde que je n'en pouvais d'abord rien dire.

C'était l'une de ces choses qui fuient à l'approche des mots, ne se laissent pas piéger par la description ou l'analyse, un dire muet, que je n'aurais pu forcer à s'exprimer. Il me fallait attendre la lente germination des images. Or, nous étions en octobre ou novembre, mois peu favorables à la floraison.

Donc, j'étais en attente. Quelque chose mûrissait, je le sentais. Je ne savais ni quoi, ni comment, mais une pensée m'apparaissait comme certaine, bien que parfaitement irrationnelle : quelque chose allait naître.

Un matin, je me réveillai avec la certitude d'avoir saisi une extrémité de l'écheveau. Deux vers très courts, très simples, se formèrent avec une grande clarté. Cependant, lorsque je dis « je me réveillai », cela n'est pas tout à fait exact. Les deux vers en question, je les entendis prononcer distinctement par une voix qui ressemblait à la mienne, dans mon sommeil :

« Flexible girafe,

Avec ton cou de carafe... »

Je ne vous ai conté l'anecdote que pour illustrer un fait bien connu : la poésie est, pour une grande part, le produit de forces et de courants souterrains. La conscience n'intervient ensuite que pour parachever ce que le sommeil et l'activité psychique inconsciente ont préparé, poli, retourné, considéré, rejeté, repris.

Aussitôt ces vers formés, le sommeil s'enfuit de moi. Une seconde voix s'était élevée, qui disait : « Attention ! Ce germe de poème ne doit pas s'engloutir, comme ces milliers de rêves cocasses, absurdes, inquiétants ou merveilleux, qui dévident leur folle cinématographie. Ceci

est autre chose. Cela n'est pas que le résultat de pures coïncidences verbales. Une volonté a permis cette phrase. Or, ce fut cette volonté qui m'ordonna d'ouvrir les yeux, et de saisir aussitôt le stylographe et le papier.

Deux nouveaux vers rejoignirent et enrichirent les deux premiers. J'écrivis :

« Flexible girafe,
Avec ton cou de carafe,
Tu es une grande rêveuse,
Tu broutes les nébuleuses. »

La première comptine de « La légende des animaux » était née.

II Le poète avec les mots

Commençons par une citation tirée de « Qu'est-ce que la littérature ? », de Jean-Paul Sartre, qui me semble éclairer de façon précise le rapport particulier, que le poète entretient avec les mots :

« Le poète aborde les mots de l'extérieur, un peu comme un sauvage, comme s'ils étaient des objets inconnus de lui, et dont il ferait un usage inattendu. »

Tel l'enfant qui découvre le jouet neuf, j'étais étonné. Le petit poème m'apparaissait comme une épave bizarre, que l'océan du sommeil avait jetée sur la plage du réveil, sans me laisser la possibilité de m'orienter.

Plus tard, je fus un peu déçu. Quoi, le poème s'arrêtait là ? Il resterait enfermé dans ce quatrain ? Les trois ou quatre semaines d'attente se soldaient par une bien maigre récolte !

Comment aurais-je pu prévoir que ce poème serait suivi de dizaines d'autres ?

III Signification de la première comptine

Alors je pris conscience que l'essentiel n'était pas d'avoir écrit ce premier poème. L'important était plutôt ce qu'il manifestait, ce qui perçait à travers lui, et qui pourrait servir de tremplin à une expérience, voire une aventure.

Sur ce point, je vous demanderai de m'autoriser à commettre une digression. J'ai prononcé les mots « expérience et aventure ». Là, peut-être, se trouve la « substantifique moelle ». S'il est vrai que l'on peut considérer la rédaction d'un texte littéraire comme un exercice, je n'ai jamais pu borner mon désir à ce point de vue étroit de tâcheron. Le domaine nouvellement abordé doit me surprendre, ou même comporter des pièges, que j'aurai à déjouer. Une écriture parfaitement balisée ne m'intéresserait pas.

Puisque le langage n'existe pas sans règles, et ce dialecte appelé « littérature » n'échappe pas à cette loi, j'attends de mon incursion qu'elle me permette d'inventer ma règle, même si je dois la contester un peu plus tard, pour en forger une nouvelle.

N'oublions pas le sujet principal, à savoir ce que signalait l'émergence de la première comptine. Derrière ces mots simples, apparemment candides, je lisais les choses suivantes : l'esprit d'enfance m'était revenu en force ; il m'investissait, me subjuguait, me rendait crédibles des visions un peu folles, dans lesquelles l'impression visuelle (avec ce qu'elle a de partiel et de faux) était transcrite dans sa fraîcheur originelle, sans avoir subi la raisonnable censure de l'adulte, qui rejette les illusions enfantines, en les frappant du nom ignominieux de « bêtises ».

J'avais conscience de cela, mais l'adulte en moi (puisque nous sommes toujours au moins deux en un) répugnait quelque peu à entrer dans le jeu, et surtout à en exhiber les produits. L'esprit d'enfance fut le plus fort. Il me souffla de sommer à comparâître cent autres bêtes, bestioles et bestiaux sympathiques ou non, qu'il se chargerait de rendre plaisants, drôles et tendres, enfin, si la chose était possible, intéressants pour d'autres que moi-même.

Pas plus que le premier texte ne fut le seul produit de la conscience ou de l'inconscient, mais plutôt de la collaboration de ces deux instances, se soufflant l'une à l'autre la première note de la partition, l'ensemble de la « Légende » ne jaillit prête, armée et casquée.

Le livre exigea de ma part, bien au contraire, une rêveuse contemplation, qui me conduisit parfois aux limites de la fascination, sous le contrôle d'une volonté d'organiser les mots, d'en choisir certains, d'en rejeter d'autres, bref, de composer.

J'ai employé le mot « contemplation », et je m'aperçois que je dois m'expliquer à ce sujet. Par-là j'entends que mon désir me signalait les animaux de ma préférence. Si par exemple, se présentait le mot « dauphin », mon esprit tout entier fixait la seule image mentale de cet animal précis.

En fait, deux choses requéraient mon attention : la réalité de l'animal, ce qu'il est, ce qu'il fait, ce à quoi on le reconnaît comme dauphin, ce qui le distingue de tous les autres animaux, et permet de le nommer « dauphin » ; ensuite, j'entreprenais de découvrir ce que la réalité de chair me suggérait poétiquement.

L'on est en droit de me demander ce que j'entends par « poétiquement ». Je m'explique : *la poésie est une vision personnelle du réel, qui restitue dans sa pureté, sa fraîcheur ou sa crudité, sa violence ou sa douceur, une impression et les émotions qu'elle a suscitées, avec le caractère d'une instantanéité originelle.*

Autrement dit, ma tâche était double, car il s'agissait de ne pas perdre de vue les aspects objectifs, mais il fallait aussi que cette perception fût éclairée de l'intérieur par une vision subjective, qui lui communiquerait ses couleurs et ses tonalités. C'était l'accord intime entre la nature biologique de mon élu du moment, et la conspiration de l'inconscient et de la conscience, me soufflant les choses les plus folles et les plus invraisemblables, qui permettaient à l'étincelle de jaillir.

Alors, et alors seulement, lorsque tout s'était agencé d'une façon qui satisfaisait l'esprit d'enfance, j'estimais que le poème était achevé.

Il m'arrivait de les réécrire six ou huit fois. Certains textes me hantèrent, au sens fort du terme, pendant une ou deux semaines. Toujours je les soumis aux exigences énoncées plus tôt, auxquelles s'en ajoutèrent d'autres, formelles, à savoir que toutes les comptines devaient être rimées, mais ne dépasseraient pas la limite de quatre vers. Jusqu'alors, je ne m'étais presque jamais imposé la discipline de la rime. En quelque sorte, la première comptine demeurait présente à mon esprit, comme un patron, un modèle, la référence par excellence.

Cette discipline formelle, que le mot de « concision » résume assez bien, était un défi que je me lançais à moi-même, une contrainte productrice, créative.

Maintenant, j'aimerais parler du second épisode de cette aventure, et qui fut le passage du texte au dessin, le retour de l'adulte/enfant, aux enfants eux-mêmes.

IV Des textes aux dessins

L'idée me vint de remettre entre les mains des enfants, ce qui, dans une certaine mesure, venait d'eux. Je désirais connaître les images que leur suggéreraient mes comptines. Cela devrait se réaliser concrètement sous la forme d'une transcription des poèmes en dessins.

Je n'aurais pu prendre directement en charge cette activité, le dessin n'étant pas, et de beaucoup s'en faut, mon domaine d'élection. Aussi dus-je trouver un collaborateur, qui s'avéra être une collaboratrice, à nouveau Mme Marie-Claude Hechberg.

Les enfants ouvrirent plusieurs semaines pour achever ce de « re-création », dans lequel je n'intervins pas, car je ne voulais pas influencer le graphisme par un commentaire de mes textes. Chaque élève fit plusieurs dessins. Ceux que vous voyez ici ce soir représentent une sélection, faite par le professeur responsable.

Notons que, pendant toute cette période, jamais je n'envisageais de constituer une exposition. L'expérience se développa, pour l'intérêt qu'elle présentait en elle-même, et pour rien d'autre. Je n'eus pas à déplorer d'interférences négatives entre mes deux rôles, celui du professeur, d'une part, et celui du poète, d'autre part.

Ce fut seulement vers la fin de l'année scolaire que ma collègue et moi-même nous décidâmes d'exposer poèmes et dessins en vis-à-vis, dans l'école. Nous pensions alors que la chose ne pouvait intéresser que les élèves, leurs parents et les professeurs.

L'exposition, dans l'état où vous la voyez ce soir, a été réalisée en plusieurs étapes. Les principaux problèmes furent ceux du support et de la disposition. Après quelques hésitations, nous avons opté pour des feuilles de canson de grand format, et de couleurs vives. Comme vous pouvez le constater vous-mêmes, les comptines sont copiées sur des silhouettes d'animaux blanches.

Ce matériel était fragile, exposé à tous les accidents, voire à des dégradations volontaires. C'est pourquoi nous avons finalement adopté la fixation sur des panneaux de bois ; enfin, une feuille de plastique transparent couvre chaque canson.

Depuis la conception de la première comptine jusqu'au renforcement du matériel, un peu plus de cinq ans se sont écoulés, de l'automne 1979 jusqu'au printemps 1985. Améliorations et modifications furent apportées peu à peu, au fil des expositions.

« La légende des animaux » a pour la première fois affronté le public à Fondettes, en janvier 1982. Elle a ensuite accompli une tournée assez complète dans l'agglomération tourangelle, du Foyer socio-culturel du Sanitas à la M.J.C. de Joué-lès-Tours, du Beffroi à la Bibliothèque Municipale de Tours, enfin de la Galerie Mathurin à la Mairie de la Riche.

Je ferais preuve d'immodestie si je disais que, partout, elle attira les foules. L'insuffisance de la publicité peut, pour une part, expliquer ce succès mitigé. Néanmoins, dans tous les lieux déjà cités, l'exposition trouva des admirateurs enthousiastes, qui nous encouragèrent à continuer.

On voudra peut-être savoir qui se cache derrière ce « nous ». Il s'agit, outre ma propre personne, de ma femme, Elisabeth, ici présente, qui m'apporta tout au long de cette expérience une aide efficace et indispensable, et se chargea en fait de tout le travail de montage et de réalisation. Sans elle, rien n'aurait été possible. Pour ma part, j'accomplis les démarches nécessaires.

V Mes recueils

Cette période fut aussi consacrée à une série de publications. Jusqu'à présent, j'ai pratiqué l'autoédition. Mes tirages sont à la mesure de mon public, c'est-à-dire minuscules. A l'exception de « La légende des animaux », dont deux cents exemplaires furent tirés, aucun de mes tirages n'a dépassé la centaine. Tous ne sont pas écoulés.

Les difficultés de l'auteur qui s'autoédite sont nombreuses et importantes. L'absence de publicité apparaît comme le premier écueil. La seconde est le nombre pharamineux de livres publiés en France, dans tous les domaines. La poésie n'échappe pas à cette fatalité, car la pratique de l'autoédition est devenue un phénomène courant parmi les poètes, qui compensent, ou croient compenser ainsi, le manque d'intérêt des éditeurs pour ce genre.

De 1979 à 1985, j'ai publié cinq de mes recueils : deux volumes de la « Légende » ; « Paraboles », fables en prose, non dénuées, à mon sens, d'humour noir ; « Ligne de partage », que l'on peut résumer comme le livre de la révolte et de l'espoir ; enfin, « Femme », est, comme son titre l'indique, dédié à l'amour.

Dans ces deux derniers livres, je me suis efforcé de combiner, de fondre en un tout cohérent, des éléments très disparates, tels que le souci du chant, le lyrisme traditionnel, et les apports du surréalisme à la poésie moderne.

Les deux volumes de la « Légende », parus à quelques années d'intervalle, contiennent des silhouettes d'animaux, semblables à celles de l'exposition, et qui permettent aux jeunes lecteurs de colorier selon leurs goûts.

Pour finir, j'aimerais dire un mot sur la manière dont je conçois mes rapports avec « le » public, ou les différents publics. J'ai parlé de « jeunes lecteurs ». Il ne faudrait pas en conclure que la « Légende » fut composée spécialement pour les enfants. Pas plus que quand j'ai écrit mes autres livres, je ne visais un public défini à l'avance. En d'autres termes, le seul ressort de mon activité littéraire est le désir que j'éprouve de produire tel ou tel manuscrit, et non des impératifs commerciaux.

Assez vite, j'ai compris que l'exposition, si elle restait limitée à la « Légende », donnerait une image partielle et partiale, donc fautive, de mes écrits. C'est pourquoi je décidai d'y joindre quelques panneaux, réunis sous le titre commun de « Ombres et lumières », où l'on verra des extraits de tous mes recueils publiés. La réalisation des panneaux est entièrement due à mon épouse, Elisabeth.

Je vous remercie tous d'avoir eu la patience et l'obligeance de m'écouter. Si certaines personnes désirent me poser des questions, je vais m'efforcer d'y répondre.

Notes

(1) « *Tours vous accueille* » était une association culturelle, régie par la loi 1901, qui fut dissoute une quinzaine d'années après la conférence. Elle avait son siège dans la rue Colbert, à Tours.

(2) Mme Marie-Claude Hechberg est malheureusement décédée depuis cette date, de façon prématurée, à la suite d'une maladie très douloureuse.